

ARIANE
27, Bd des Italiens - II*

HIVER 1965

HIVER 66

NOTES CRITIQUES

LE THEATRE A LA BIENNALE DE PARIS 65
par Suzanne ARLET

Ce n'est pas une illusion d'optique. Le théâtre de la Biennale, même lorsqu'il s'agit des auteurs ou des pièces qui ont fait déjà leurs « preuves », ressortit à une ambiance particulière, c'est bien un théâtre de recherche, et ces recherches se recourent. Ce halètement, ces surprises, ce langage tantôt exubérant tantôt savant, délirant ou pathétique, semble désirer violemment rendre compte du malaise dans lequel nous vivons, et qui n'est pas sans une grandeur bien à lui, puisqu'il est aussi l'émanation d'une époque jetée d'emblée vers les problèmes les plus graves. Et tandis qu'elle les résout très imparfaitement, péniblement, avec des rechutes, — l'ardeur d'exister la dévore, la passion sublimée de triompher.

Les décors qui transposent le monde nouveau des machines, la musique hier insolite ont leur grand mot à dire ici. Styles, thèmes, accessoires se rapprochent. A partir de cette plate-forme commune, la diversité, la maturité (ou la belle immaturité chère à Witold Gombrowicz), le niveau des dons, l'apport individuel jouent et marquent mise en scène et œuvre. Et voici quelques exemples dans cet éventail :

Il y a Arrabal avec son « Pique-nique en campagne » (M. en sc. : Lavelli) déjà connu, où deux « ennemis » ont tout juste le loisir d'entrevoir l'absurdité de la guerre avant de périr ensemble (et qui, pour moi, avec « Le Cimetière des voitures », tranche sur « Le Couronnement » présenté à Paris en 1964, bien plus récent mais à mes yeux bien moins réussi).

Il y a Obaldia de la « Genousie ». Ou de ses petits sketches, comme celui très beau, « Sacrifice du Bourreau » joué au Festival universitaire de Nancy en 1964, et dont je garde un profond souvenir. « Le Cosmonaute agricole » de la Biennale est enjoué, plus froid ou plus seréin si on veut, mais demeure bien un Obaldia spirituel, d'un par-

fait envol lyrique, d'une poésie élevée. J'ai parlé de la richesse du langage. On peut relever la même qualité chez Robert Pinget qui m'a particulièrement émue. Ces dialogues « du roman Pinget », la flexibilité, l'invention verbale quasi illimitée (« L'Hypothèse »), le secret hallucinatoire de la répétition dans les images témoignent de la riche expérience psychologique, trait de base chez Pinget. « L'Hypothèse » a un seul acteur; ce fut Pierre Chabert dont je trouve la performance remarquable. Roland Bertin et Robert Pagès de « La Manivelle » comme de la pièce d'Arrabal, se sont montrés aussi dignes de grands éloges.

Dans le « Guichet » de Jean Tardieu, le texte se défend, en un acte, ne manquant pas d'arrière-fond philosophique. L'atmosphère en est à la fois sobre et fantasque.

Aux « Croisés » de Philippe Adrien — qui cependant ont eu l'assentiment général du public, il me faut le remarquer par loyauté — je ne suis pas arrivée à me plaire beaucoup. C'est bien joué. Mais Beckett est de trop près passé ici, avec cette différence, pour moi, que les personnages de B., si étranges, si désespérants, si falots soient-ils, nous donnent toujours l'impression de leur inéluctabilité, de leur nécessité intérieure. Je ne ressens pas cela chez les protagonistes de Ph. Adrien, d'où une certaine impatience en moi à les suivre. Le thème aurait cependant pu être bien valable.

L'histoire de « Woyzeck » de Buchner est simple : un homme désespéré par la trahison de sa femme finit par la tuer. Ces grandes lignes nous les retrouvons dans d'autres textes et sous tant de ciels. Cependant « Woyzeck » se place très à part, grâce à son personnage, et les dimensions de ce drame ont des prolongements vastes. Woyzeck est un pauvre bougre, aux yeux des autres presque un simple d'esprit, il déchaîne contre lui la raillerie, la cruauté, le mépris. Mais il est, auprès de son drame intime, porteur de tout un monde, un monde désolé et dépouillé, privé de toute espérance, et la pensée de Woyzeck, qu'elle s'oppose à la cruelle nullité de son chef militaire, au docteur, ou à d'autres, ne cesse jamais de nous transpercer. Quant à la mise en scène de Wolfram Mehring elle est impressionnante, la troupe de la Mandragore (Mehring-Grillon) se réclame de l'art du mime avec ses effets de poésie, d'expressivité, de charme voilé. Woyzeck-Mehring est parfait; Marie et l'Idiot du village, excellents. L'unique rôle qui me gênait fut celui du Docteur, ce personnage chargé faussement comique et précieux; cette note m'a semblé mal à sa place dans le spectacle. (Ce n'est pas le fait de l'emploi du masque; le chef de Woyzeck en porte aussi, et c'est fort bien...)

Mais après tout, la faute en est probablement au jeune Buchner. (Petite rançon de son génie...)